

Avec moi, le déluge

Viktor Ugo-Appas
31 décembre 2007
jolimelodia@noos.fr

Avec moi, le déluge

La pluie m'appelle et me ploie. Sous elle je me plais. Elle est ma belle, je la reçois. Elle m'abat mais je continue, je m'élève. Toujours elle m'a plu. Oui, martyr, criblé, je suis comblé. Ma peau se réveille. J'avais oublié que si bien dans l'espace j'occupais ma place. Luisant de joie, gorgé de la fraîcheur d'avancer. Un gars de ma trempe franchit sans frayeur les bourbiers. Illuminé des reflets de lune dans les lacs de flaques. Pas d'aversion pour l'averse ! Elle est dans mon camp. Me voici remis à flot. Dégorgé de mon inerte abri sec, je navigue vers le large. Tous feux éteints, je brûle de me jeter contre elle, fouetté, giflé. Amoureux transi. Enchanté par l'eau qui me donne salive. J'ai chaud, ma sueur s'évapore, insouciant, on se mélange. Nous sommes de la même eau ! Je l'ai toujours su. Transpirant, muet comme une carpe, je suis celui qui jamais ne s'essuie. Sans arrêt, je fuis. Pas dégoûté par ces gouttes, ces perles pour moi sacrifiées. On me tombe sur le dos, et alors ? Je ruisselle de la vie qui m'est donnée. Il pleut dans mes rêves, dans mes veines. Dans ces vaisseaux de mon espace, intérieur. La pluie m'habite. Et par mon sexe urinant, la voici encore qui arrose les petites fleurs du massif où je me cache. Aïe ! Une épine me pique. C'est l'époque des averses qui durent. Des jours diluviens où les hommes et femmes vont sous les toits et se taisent, amoureux enlacés, dans la moiteur et les baisers. Je

préfère, amant prudent, me jeter à l'eau et au hasard y rencontrer celle dont la robe collée au corps me donnera l'envie d'une peau lisse, glacée, de statue sur le qui-vive. Je la garderai à vue. Chaleureuse et vaillante, parfumée du plaisir de sourire au déluge. Violente, elle aura brisé l'odieux parapluie (cette chauve-souris triste, mécanique, tordue, maladroite). Elle n'écouterà pas mes litanies de pondéré paysan vosgien. Sauvage fillette hors les murs de la Villa Médicis. Eh oui... La pluie vous réveille et vous révèle. Et les interdits sont levés. Tristement, les bâches s'alourdissent d'une eau qui sera croupie. Marigot pour batraciens affaiblis. La terre, volontaire, aspire la masse tombante, se permet de boire et resplendir. Pénétrable, elle comprend le don du ciel, bénit l'eau qui l'encense et s'exalte, nuageuse de vapeur. Asphyxiée, heureuse, elles s'offre la montée des lourds parfums que donne sa chair si bien aimée. Les rigoles apparues s'amuse, moquant les dangers de la pente. Jeunes serpentes cristallines, ondulantes, lézardes qui caracolent. Frétilant vers le torrent, elles vont y jouer la corrida, s'étourdir en tourbillon d'écume, boire le bouillon, se noyer dans la masse. J'y surnagerai en canoë-kayak, affolé, boussole folle, tourneboulé par le succès des eaux de pluie, riant de mes inoffensifs coups de rame. Homme-tronc, émotif, en cascade, emporté dans la valse furieuse de la gorge qui s'amuse. Ainsi je m'élançe dans le mélange pour, assommé, me réveiller voguant sur le cours serein d'un fleuve très apprécié. Toute ma pluie sous moi me supportant dans ma victoire de survivant. Je réussirai bien à échouer. Quelque part, sur un banc de sable accueillant, étendu les bras en croix, face au soleil, qui me jugera. Lavé de tout soupçon, je me lèverai comme l'orage, gonflé à bloc, tonitruant, Italien d'Amérique devenu honnête et prêt pour le coup de foudre.